



Ils faisaient route vers Emmaüs...(3)

Présentation du récit de l'Évangile des disciples d'Emmaüs

Père André Penninckx sdb

On s'est rendu compte par l'échange qu'on a eu sur ces trois mots, des conceptions bien différentes de ces trois mots. J'ai donc préféré continuer notre réflexion en prenant un texte « mythique » de la Bible qu'est le récit des disciples d'Emmaüs car il me paraissait donner un éclairage à notre questionnement. Il s'agit bien de deux « amis » qui font un chemin de découverte, un chemin de foi dans un univers apparemment « hostile » ou « pluriel » faits d'autant d'approbations que de réprobations, de fidélité que d'infidélité, de doute que de confiance, de tristesse que de joie !

Le récit en lui-même

Les Évangiles sont beaucoup plus que des comptes rendus descriptifs des événements, du genre journalistique. Dans le cas du récit des disciples d'Emmaüs (Lc 24,13-35) la façon dont Luc raconte cet événement a pour but de proposer un enseignement très riche touchant à la transmission de la foi. Ce récit est placé à la fin de l'Évangile, c'est-à-dire à la charnière entre la transmission de la foi de Jésus et la transmission de la foi des Apôtres (qui fera l'objet du deuxième tome de l'œuvre de Luc, c'est-à-dire les Actes des Apôtres).

Dans ce texte, Luc nous présente en quelque sorte, un petit traité sur la manière de transmettre la foi dans un monde où les sentiments sont pluriels, dans un monde qu'il faut se résoudre à prendre au sérieux, dans un monde où l'homme aspire à devenir enfin lui-même. Et Luc développe son récit en 4 étapes :

- aller rejoindre les gens, surtout les plus « démunis » sur les routes de leurs vies (v. 13-16);
- leur permettre d'exprimer ce qu'ils vivent, leurs espoirs et déceptions (v. 17-24);
- leur apporter l'éclairage de l'Écriture (v. 25-27);
- leur donner le goût d'aller plus loin dans la connaissance de Jésus et de le rencontrer dans l'Eucharistie (v. 28-32).

Promenons-nous maintenant dans le texte et arrêtons-nous sur quelques mots ou expressions significatifs en essayant de les faire vibrer en nous-mêmes d'abord.

« Deux disciples (de Jésus) faisaient route vers un village appelé Emmaüs »

Deux disciples : on sait que l'un s'appelait Cléophas. On ignore complètement l'identité de l'autre. Est-ce un homme ? Est-ce une femme ? Est-ce un enfant ? Luc n'en parle pas. C'est sans doute intentionnellement qu'il ne cite pas le nom de l'autre. Cet « autre » semble se laisser nommer de n'importe quel nom. Denis Mac Bride,

prêtre assomptionniste, a écrit un délicieux petit livre dans lequel il fait le portrait de Jésus, mais à partir de ceux et celles que Jésus a rencontrés. Et on trouve dans le dernier passage l'histoire de Cléophas et de sa femme qui vont de Jérusalem vers un village appelé Emmaüs. Et si on avait la douce audace de nous glisser dans le récit en y mettant notre nom ?

En tout cas, les deux disciples vivent exactement les mêmes émotions fortes sur le chemin puisqu'ils parlent entre eux de ce qui est arrivé le jour même à Jérusalem. Ils ne parviennent pas à s'éclairer mutuellement, car ils butent tous les deux sur les mêmes interrogations. « Pourquoi ? Pourquoi ces événements ? »

Et quand l'inconnu Jésus se rapproche d'eux, il semble assez clair qu'ils vont lui expliquer à tour de rôle ce qui s'est passé. Ils vont vivre tous les deux la même émotion quand l'inconnu va leur parler des Écritures, ils ne vont même pas se concerter avant de lancer l'invitation « reste avec nous » !

Et quand l'inconnu (qu'ils venaient de reconnaître) disparaît, ils se regardent et font à nouveau part de leur émotion commune : « notre cœur était brûlant ». Ils vont repartir ensemble vers Jérusalem, sans se concerter sur la fatigue de l'un ou de l'autre. Enfin, ils vont raconter ensemble leur rencontre avec Jésus ressuscité.

Ce sont donc deux amis qui se connaissent très bien et l'intensité de leurs émotions communes laisse entendre que ce n'est pas la première fois qu'ils parlaient ensemble d'autre chose que de la cueillette des olives, de la sécheresse du temps ou des impôts qu'il fallait payer.

Et j'en tire déjà une première leçon : dans notre vie d'hommes et de femmes, quel que soit notre choix de vie (vie religieuse, vie de célibataire, vie de couple), il est extrêmement précieux d'avoir quelqu'un avec qui on peut parler, quelqu'un qui ne va pas nous juger, quelqu'un qui va accueillir nos questions, nos révoltes, nos rêves, nos projets. Et si ce quelqu'un est proche de nous dans notre vie de tous les jours, c'est merveilleux ! Voir un couple dont on sait, dont on sent qu'ils ont pris l'habitude de se parler de leurs émotions réciproques, voir deux membres d'une communauté religieuse qui vont partager ce qui fait le tissu religieux de leur vie, voir deux personnes qui vont faire à deux une expérience religieuse à Taizé, à Lourdes ou autre part, c'est à mon avis, un signe de très bonne santé chrétienne. Je n'oublierai jamais cette expression, un peu rude sans doute : « un chrétien seul est un chrétien en danger de mort ! » Et l'amitié spirituelle ne concerne pas de prime abord ce qu'on appelle « la direction spirituelle ». On est dans un autre registre, celui d'une grande amitié humaine qui va ouvrir sur le dialogue intérieur.

Ils faisaient route : la route ! Merveilleuse invention de l'homme qui permet de réunir rapidement deux bourgades, sans devoir faire de l'escalade ou de l'à travers tout ! Et puis, dès qu'un chemin est tracé, quand on le refait, on prend des repères, on se souvient qu'on est déjà passé à cet endroit, on se rassure car on décompte le temps qu'il reste à faire (« quand tu arriveras à cet arbre, il te reste encore ± 1 heure de marche ! »).

J'ai eu la chance de faire une petite partie du « chemin de Saint-Jacques de Compostelle ». Retrouver ce bonheur de coller à la nature, de vivre au rythme de son pas, de contempler un paysage, de s'arrêter au creux d'un arbre et de goûter la fraîcheur de cet endroit, de rentrer dans un petit village et dire bonjour aux gens parce que c'est devenu si naturel de le faire, d'oser à nouveau demander de l'eau pour sa gourde et de passer quelque mot aimable à la personne qui vous a donné l'hospitalité, ... quelle merveilleuse expérience où l'homme retrouve toute son humanité ! Ce n'est pas étonnant que tant de monde retrouve le goût du pèlerinage !

Je reviens sur le mot « route » : tout va bien quand on quitte un lieu connu et apprécié et qu'on se rend dans un autre lieu connu et apprécié. Mais ce n'est pas tout le temps le cas : on quitte parfois un lieu agréable pour aller vers l'inconnu, ou au contraire, on s'empresse de quitter un lieu désagréable en aspirant arriver au plus vite au lieu qu'on apprécie.

Le pire, c'est quand la route a perdu son sens premier d'être une liaison pour devenir le lieu d'un espoir de regard.

Prenez Bar Timée, ce mendiant aveugle qui est assis au bord d'une route à la sortie de Jéricho et qui apprend que Jésus, le Nazaréen dont on parle tant, sort de la ville avec ses disciples et une foule nombreuse. Pour Bar

Timée, la route a perdu son sens premier. Ce sera le lieu où il pourra tendre la main et espérer avoir une piécette et peut-être un sourire, mieux encore un petit dialogue qui coupera ses interminables journées qui n'intéressent plus personne. La route est devenue avant tout pour lui un lieu de reconnaissance possible.

La route peut être aussi le lieu d'un événement qui va changer toute une vie et une manière de penser !

Prenez la parabole de l'homme qui va de Jérusalem à Jéricho et qui se fait tabasser par des bandits. Cet homme va vivre une expérience inouïe, celle d'être soigné par un inconnu dont il apprendra plus tard que c'est un samaritain, ennemi héréditaire.

La route peut être aussi l'occasion d'une ouverture du cœur !

Quand Jésus, fatigué, se repose après une longue route et que des enfants viennent joyeusement chahuter autour de lui, alors que les disciples se transforment en mauvais policiers (« circulez, il n'y a rien à voir ! »), Jésus dit « stop ! Justement, si, il y a à voir mais seulement si vous consentez à ouvrir votre regard ! »

Pour les deux disciples, on est dans le cas de figure d'une route qu'ils prennent avec beaucoup d'amertume (et le mot est faible). Ils redescendent de Jérusalem. C'est sans doute la première fois depuis longtemps qu'ils ne sont plus avec « leur Jésus ». Et le spectacle horrible dont ils ont toutes les minutes en tête, ils ne sont prêts de l'oublier ... Et puis, ici, il n'y a même plus l'espoir de le revoir, c'est fini ... il est mort et en plus, on l'a fait souffrir, on lui a craché dessus, on l'a nargué ... Et nous qui étions avec notre ami Pierre, et qui n'avons même pas osé dire qu'on était ses amis.

Je pressens dans ces deux disciples un sentiment à la fois de honte, de rage, de désespoir, un état où on se sent « bêtement bête », où on a dû subir les événements sans comprendre un iota de ce qui s'est passé tellement cela a été rapide ...

Pas étonnant alors qu'ils ne voient plus rien d'autre : la route est devenue subitement morte, aride, sèche, la chaleur est crispante, les lèvres et la bouche sont pâteuses, tout devient contraire.

Je me souviens des deux heures de voiture entre Farnières et Blandain quand j'ai appris que Jean-Pierre Piérart avait été assassiné par Gilles et Christophe !

J'en tire une deuxième leçon : la symbolique de la route est forte. Chacun est sur sa route de la vie. Chacun sait mieux lui-même que quiconque ce qu'il vit. Et si on a vécu un jour un chemin qui montait vers une montagne de la transfiguration, on sait parfaitement qu'il y a eu aussi des chemins qui semblaient ne mener à plus rien de valable. C'est notre expérience, je dirais, « de tous les jours ». Il y a des événements qu'on ne comprend absolument pas, des rencontres qui nous laissent à terre, il y a des événements qui nous relèvent, des rencontres qui sont un soleil soudain dans nos vies. Et sur la route de notre vie, nous avançons parfois joyeusement, parfois de manière très routinière, parfois, on s'assied au bord et on attend, ne fût-ce qu'un sourire, ne fût-ce qu'un regard ! Mais si on ne regarde sa vie que de cette façon, on risque très fort de vivre une vie linéaire, qui perd peu à peu sa saveur.

Et c'est ici que la phrase de Saint Augustin prend toute sa force : « si tu veux aller à Dieu, passe par le chemin de ton cœur ! » ou dit autrement : « Si tu passes par ton cœur, si tu mets en route ta capacité d'aimer et d'être aimé, tu commenceras à comprendre ton chemin de vie tout autrement ! »

Vers un village appelé Emmaüs : Les deux mots sont chargés d'incertitude.

Tout d'abord « Emmaüs » dont on ne parvient plus à situer le lieu avec précision. Le texte parle de 60 stades (± 10 km), mais il y a aussi des textes qui parlent de 160 stades (± 30 km). On ne retrouve aucune ville ou village qui correspondrait à Emmaüs.

Ensuite, la préposition « vers » qui montre assez clairement que l'objectif n'est pas précis. Le texte ne dit pas « les deux disciples se rendaient à un village » ou encore « les deux disciples retournaient chez eux à Emmaüs ».

Non, « ils faisaient route vers un village appelé Emmaüs ». D'ailleurs, le texte rajoute que, « lorsqu'ils furent près du village, ils s'arrêtèrent ». Qu'est-ce donc que cet énigmatique village ?

J'en tire une troisième leçon : Emmaüs, c'est le lieu d'une expérience d'une prise de distance. Emmaüs est le complémentaire obligé de Jérusalem. C'est l'éloignement nécessaire à tout homme pour se retrouver avec lui-même, avec sa communauté. N'oublions pas qu'ils ont quitté les Onze qui étaient restés à Jérusalem et qu'ils les ont quittés en se demandant ce qui se passait au sujet de l'apparition disparition de Jésus.

La communauté des Onze est bien le lieu nécessaire (première Église) où ils iront attester de la résurrection. Mais il faut parfois tourner le dos à Jérusalem, non pas pour s'y opposer, mais pour prendre distance, prendre le temps de la réflexion, accepter un temps de doute et de questionnement. Le chemin d'Emmaüs est un chemin que Dieu accepte parfaitement. Et on ne peut comprendre Jérusalem (lieu de mort, lieu de résurrection, lieu de l'Église naissante) en vérité que si on a consenti à faire route vers Emmaüs (lieu de question, lieu de doute, lieu de distance). Encore faut-il qu'un inconnu nous aide à faire la clarté sur nos questions, sans quoi, on peut partir à la dérive et Emmaüs ressemblera bien vite à un lieu de perdition.

Ce qui est arrivé ces jours-ci : et l'inconnu-Jésus de reprendre les événements en disant candidement : « quoi donc ? » C'est là que se situe la force du « faire écriture » comme le dit Gabriel RINGLET. L'inconnu va simplement demander de redire l'histoire, de relire l'histoire telle qu'on l'a vécue. Parce que, quand les yeux sont aveuglés par une idée, on sait combien il est difficile d'en sortir et d'avoir une vue objective et non plus simplement affective.

J'en tire une quatrième leçon : Il y a matière à réflexion dans ce « qu'est-ce qui est arrivé ces jours-ci » ? Quand on se trouve en face de son conjoint, de son ami, de son frère, de sa sœur dans la foi, l'étranger pluriel qui nous agresse, il est bon de pouvoir écouter et laisser parler, ceci afin de faire mettre des mots sur ce qu'on a vécu. Il est bon de dire à l'autre : je n'ai pas compris pour quoi tu as réagi de la sorte ! Un dialogue s'installe, durant lequel on n'essaie pas de persuader l'autre qu'il fallait rire ou pleurer, mais où on explique tout le poids d'émotion qu'on peut porter face à un tel événement et de terminer en disant : « c'est donc ainsi que tu as vécu les événements ? Je comprends mieux maintenant ta peine ! » Le silence et l'écoute sont des attitudes pastorales fortes.

Et voilà donc les deux disciples qui vont raconter. Et si vous observez les versets 19 à 24, on est en présence du premier embryon de Credo, dont seule la fin diffère. En effet, dans le Credo de Constantinople, on dit :

« Pour nous les hommes et pour notre salut, il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme. Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa Passion et fut mis au tombeau. »

Et le Credo de rajouter :

« Le troisième jour, il est ressuscité d'entre les morts, conformément aux Écritures »

et non pas :

« On pense à présent que, trois jours après, il est ressuscité d'entre les morts, conformément à ce qu'ont dit quelques femmes ».

Leur premier embryon de Credo tel qu'il est proclamé par les disciples, se termine dans le doute.

Le doute est une réalité théologique qui provient de la rencontre et de la confrontation entre ce qu'on croit et ce que l'on vit. Et à certains moments, ce que l'on vit ne correspond plus du tout à ce que l'on croit. Je n'en veux pour preuve que ce cri de Jésus sur la croix :

« Pourquoi (LAMMAH et non MADVAH) m'as-tu abandonné ? Je ne comprends plus ce qui se passe. Moi, Jésus, je suis devant un mur. Je suis convaincu que tu es en moi et que je suis en toi. Mais ici, je vis l'abandon et j'ai donc mal de solitude ! Oui, je doute car, entre ce que je crois et ce que je vois, il y a une scission ... »

La réponse de Jésus à la question des disciples, à leur doute, se situe dans le registre de la mémoire et non plus du souvenir.

Quand on se souvient de quelque chose, on revit une situation où on était acteur de l'événement (amusant ou tragique) qui se jouait. Et on sait que, avec le temps, le souvenir déforme la réalité et on change petit à petit l'événement en donnant à l'autre un rôle qu'il n'avait sans doute pas imaginé. « Et nous qui espérons qu'il allait libérer Israël ». Cette idée ne leur est pas venue comme cela un matin, en prenant le café. C'est une idée qui leur est venue au fur et à mesure qu'ils ont cheminé avec Jésus. Et quand on rencontre quelqu'un qui nous séduit (et ce fut certainement le cas pour Jésus), on se met à rêver et ensuite, on va partager son impression : « dis, qu'est-ce que tu en penses, de ce Jésus ? Je le verrais bien comme cela, tu ne crois pas qu'il serait vraiment bon pour « faire » ceci (à notre place) ! »

On est avide de rencontrer des gens qui ont « de la cogne » comme on dit, et on rêve assez vite qu'ils vont réaliser des tas de choses, et on arrive petit à petit à imaginer qu'ils seront capables de faire à notre place ce qu'on n'ose pas toujours faire soi-même, dire à notre place ce qu'on oserait pas dire soi-même...

En soi, il n'y rien de grave en cela, sauf quand on parle d'un sujet aussi délicat que le mot « aimer ». Personne ne peut obliger quelqu'un à aimer à votre place et, a fortiori, à imposer sa façon d'aimer. Aimer est le seul geste qui part de soi. Et là où les disciples ont calé, c'est quand ils partent de leur expérience personnelle d'avoir été aimés en profondeur par Jésus et d'en conclure, sur base du souvenir amplifié, que Jésus deviendrait bien « l'aimeur officiel », le libérateur officiel. Les disciples venaient de faire un arrêt sur cette image-là, image de l'homme déifié, de Batman, de Zorro, du justicier ... Il y a beaucoup de films sur ce thème !

Et c'est alors que Jésus- l'inconnu, avec beaucoup de tact et de douceur, les amène à faire mémoire et non plus à se souvenir. Il reprend alors tous les prophètes en rappelant ce qu'est un prophète. C'est avant tout celui qui fait le lien entre la vie de tous les jours et ce qu'on pense de Dieu. Le prophète est là pour dire :

« Tu dis que tu aimes Dieu de tout ton cœur, de toute ta force, de toute ton intelligence, mais moi, je te dis, si tu ne vas pas vers ton frère qui est dans le besoin, ne dis pas que tu aimes ton Dieu »

« Vous dites que vous aimez Dieu, et quand vous écrasez vos ennemis, que vous pillez leurs biens et que vous prenez les femmes comme esclaves, ne dites pas que vous aimez Dieu ».

Le prophète va systématiquement refaire le lien entre le véritable Dieu aimant et l'image qu'on peut se faire de lui. Un prophète est parfois pénible dans le sens où il est souvent synonyme de « Rabat-joie ». De par notre baptême, nous avons reçu la mission d'être prophètes. Ne l'oublions jamais. Nous sommes prêtres pour célébrer, prophètes pour annoncer la Parole de Dieu aujourd'hui, rois pour servir nos frères.

Et c'est ainsi que Jésus - l'inconnu va transformer petit à petit l'image que les disciples ont de lui pour les conduire sur le chemin qu'ils avaient complètement perdu de vue : Dieu, en Jésus Christ, n'a jamais dit : « laissez-moi faire car ce n'est pas bien ce que vous faites ! Je vais aimer à votre place ! »

Dieu, en Jésus-Christ, a dit :

« Je ne vous appelle plus mes serviteurs, je vous appelle mes amis. En vous, j'ai mis tout mon amour. Et c'est vous qui expérimenterez à votre tour ce que c'est que « aimer ». Et je vous ai montré le chemin. Ce n'est pas sans risque, loin de là. Mais si vous n'allez pas jusque-là, vous serez peut-être des grands « aimeurs » pour le monde mais vous ne prouverez pas grand-chose. »

Aimer, c'est s'arrêter de marcher pour pouvoir rester avec tous les Bar Timée qui sont sur le bord de votre route.

Aimer, c'est renoncer à beaucoup de projets personnels, certes fort intéressants, pour n'en accepter plus qu'un, celui que la vie nous donne de vivre jour après jour. « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le ferez ».

En conclusion, le souvenir amplifie et déforme la réalité, la mémoire garde la fidélité de la réalité.

Reste avec nous : Devant ce discours, les deux disciples sont médusés. Ils n'avaient jamais compris cela. Ils sont dé-routés. Je vais vous lire ce que Mac Bride a essayé de retraduire : (Denis Mac Bride : « Jésus : portrait insolite » (1999) Les Éditions de l'Atelier ; p. 182)

(...) Tout en parlant et écoutant, nous avons marché et voilà que nous approchions d'Emmaüs. Pendant ce temps, l'étranger nous a fait découvrir un autre chemin. Il a éclairé pour nous tous les événements. Il nous a aidés à penser, à voir autrement, et à comprendre !

Mais il nous faut maintenant tourner à droite, Cléophas et moi, vers notre village d'Emmaüs et prendre le petit sentier. L'étranger s'est arrêté au bord de la route. Sans un geste ou un mot d'adieu, il va continuer. Mais une immense tristesse m'envahit. Est-ce possible qu'il nous plante là, comme ça, lui qui nous a tout de même redonné un peu d'espoir ? Va-t-il nous laisser nous enfermer tristement dans une vie désormais sans but ? Soudain, Cléophas lui a crié : « Maître, ne t'en va pas ! Reste avec nous ! Regarde, le soir vient, le jour est presque fini, bientôt, il fera nuit ! Viens chez nous ! S'il te plaît, viens chez nous ! Ce sera un honneur pour notre maison ! »

Cléophas m'a prise tendrement la main. Nous nous sommes timidement rapprochés de cet homme que maintenant nous ne voulons pas perdre !

Notre compagnon de route nous sourit doucement. On dirait qu'il est content et comme soulagé. Peut-être ne savait-il pas où aller ? Peut-être s'attendait-il à être invité ? Je suis toute émue et réjouie à cette pensée. « Oui, a-t-il dit, d'une voix chaude, je resterai volontiers avec vous ! »

Du coup, Cléophas a lâché ma main et a bondi vers lui. « Eh bien ! Allons-y ! Le village est tout près ! » Le long du petit chemin caillouteux, Cléophas marche d'un pas vif. Je le suis. Le maître vient derrière. Personne ne parle mais notre silence rayonne d'un bonheur profond et d'une intimité nouvelle.

Au dernier détour du sentier, nos trois ombres sur le sol ne font qu'une, immense et amicale, comme si ce rendez-vous imprévu d'Emmaüs avait vraiment quelque chose d'extraordinaire. Je souris encore. (...)

Et puis, tout se passe assez vite dans le temps : la fraction du pain, la reconnaissance du geste, l'explosion d'une joie intérieure, le retour précipité dans la nuit vers la cellule d'Église qui va attester ce qui a été vécu. Ils étaient partis le jour complètement aveuglés. Ils reviennent la nuit avec des yeux pétillants de bonheur.

C'est le geste tout simple de la fraction du pain qui :

- a évoqué un souvenir inoubliable,
- a invoqué une mémoire du Dieu aimant,
- a provoqué les disciples au dépassement,
- a convoqué la communauté à témoigner.

Un geste d'amour ne peut qu'être appelant.

Revenons à Saint Luc qui a écrit ce récit. Il a voulu montrer que toute approche de Dieu se fait en trois temps.

- Le temps de la Parole partagée, parole de doute, parole de discernement, parole de vie. (« Notre cœur n'était-il pas brûlant quand il nous parlait des Écritures ? »)
- Mais Luc nous redit que la Parole doit s'accompagner du temps du geste et que c'est celui-là qui attestera, authentifiera la force de la Parole (« Et eux de raconter comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain »)
- Tout geste aimant mettra ou remettra les croyants en route et capables d'oser dire « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » : c'est le troisième temps, celui de l'engagement.

On retrouve ces trois temps dans le récit de la pêche miraculeuse.

- La foule est rassemblée autour de Jésus pour écouter sa Parole. C'est le premier temps.
- Puis, Jésus monte dans une barque qui appartenait à Pierre et il dit : « avance en eau profonde et jette les filets ». Pierre répond : « Maître, on ne sait pas grand-chose, mais ce que l'on sait, c'est que si on n'a rien pris la nuit, le matin, il n'y aura rien ! » Et il rajoute : « mais sur ta parole, je vais quand même jeter les filets » Il attrape une quantité invraisemblable de poissons et subitement, il fait un lien entre la parole (« si vous aviez une foi comme un grain de moutarde ... ») et le geste. Notez que le geste miraculeux que seul Pierre « comprend » s'est fait en l'absence de la foule puisqu'ils sont en plein milieu du lac. C'est le deuxième temps : comprendre les gestes et les événements.
- Complètement hébétés, ils reviennent au bord du rivage et le texte dit : « laissant tout, ils le suivirent ». C'est le troisième temps, celui de l'engagement.

On retrouve ces trois mouvements (parole, geste et engagement) dans tous les sacrements. Exemples ?

L'Eucharistie : on écoute la Parole qui permet de donner au geste eucharistique toute sa portée, et la fin (très, très courte) se résume dans : « allez dans la paix du Christ ! » Où aller ? C'est simple, sur toutes les routes et dire ce que vous avez vécu pour revenir ensuite en Église et venir réécouter la Parole, etc. ...

Le sacrement du pardon : On écoute une Parole qui prépare le terrain, on reçoit du prêtre (ou de son frère dans la foi) le geste du pardon et on reçoit alors sa feuille de route : « va voir maintenant ton frère, ta sœur, ton conjoint et va leur tendre une main de pardon » !

Prenez n'importe quel sacrement, on retrouve toujours ce trio Parole - geste - engagement. Et il faut qu'ils se déroulent dans cet ordre. Et si un des trois manque, on tombe dans le phénomène d'une religiosité de surface, voire d'une secte.

Écouter la Parole et s'engager directement, c'est gommer d'un seul coup tous les gestes qui nous sont donnés aujourd'hui de vivre, c'est refuser de se laisser travailler par l'autre et par Dieu (« Je suis croyant mais non pratiquant : oh, je fais ce que je peux pour les autres !) et on est dans le cycle du grand bénévolat !

Voir des gestes et agir directement, c'est de l'animisme (ou de sémiolâtrie) où on transforme tous les événements de la vie sans mettre la Parole au centre (Il fait beau : c'est le Seigneur qui me dit que je peux sortir et l'annoncer ! Il fait mauvais : oh ! le Seigneur est fâché sur moi : je vais rester à la maison ...)

Si on écoute la Parole, si on comprend les gestes mais qu'on se refuse à tout engagement concret, on tombe dans une forme de pharisaïsme que Jésus a tant combattu (Voilà ce que Dieu te dit : observe tous ces commandements : j'ai écouté, j'ai observé !)

Conclusion de cette promenade au cœur d'un récit comme celui d'Emmaüs :

Le chrétien ne peut être seul dans sa vie en Christ. Il aura soin d'avoir un ami avec qui il pourra parler de « choses intérieures » qu'il vit, il veillera à se faire éclairer et à mieux comprendre le lien entre ce qu'il croit et ce qu'il vit, il aura une communauté où il pourra attester ce qu'il vit et recevoir la « confirmation » de l'Esprit qui vit en lui.

L'Église (la communauté d'hommes et de femmes) est le cœur de Dieu. L'Église a un rôle fondamental chez Saint Luc. C'est celui de reconnaître le don d'amour pour tous les hommes de son temps. L'Église est le propulseur vers tous les Bar Timée, et l'attesteur de tous les gestes d'amour vrai. Et toutes les cellules d'Église (communautés religieuses, groupes de prières, couples, groupes de réflexion) ont à se souvenir de ce rôle indispensable d'attester que l'Esprit-Saint est à l'œuvre aujourd'hui encore. Vaste programme...